

HARRY GRUYAERT – Retrospective, FOMU, Antwerpen: 09.03.2018 - 10.06.2018

L'homme à la caméra, interview by Vesna Andonovic in Luxemburger Wort, p. 14-15 on May 17th 2018

14

DIE WARTE
PERSPECTIVES

Luxemburger Wort

Rencontre avec le photographe Harry Gruyaert

L'homme à la caméra

Le membre de l'agence Magnum explique le comment et le pourquoi de l'attraction physique qui remplace pour lui le concept artistique

Interview: Vesna Andonovic

Le moyen le plus simple d'en savoir plus sur le travail d'Harry Gruyaert est de se plonger dans ses images. Car le photographe belge, membre depuis 1981 de l'illustre agence Magnum, ne se sent pas une âme de professeur, voire rechigne à expliquer son travail. Rencontre.

■ **Monsieur Gruyaert, l'image de votre confrère vénézuélien Ronaldo Schemid, élue il y a peu «World Press Photo» de l'année 2018 montre un jeune homme en feu. Certes celui que l'on y voit, José Victor Salazar Balza, a survécu, mais que vous inspire un tel choix?**

Franchement: absolument rien du tout. Je n'aime pas cette organisation du «World Press Photo», ni elle ni l'image en question ne m'inspirent.

■ **Pensez-vous qu'il y a des moments où l'appareil photo n'a plus sa place dans ce qui se passe devant l'objectif?**

Je ne suis pas du tout journaliste et il m'est donc difficile d'avoir une opinion là-dessus.

■ **La jeune artiste Marina Amaral colorie des photos historiques – entre autres des portraits de détenus du camps d'extermination d'Auschwitz – et soudain tout semble changer: l'expression de la personne photographiée mais aussi la perception que nous avons d'elle. Comment peut-on expliquer cette transfiguration par la couleur?**

Peut-être que la couleur nous permet de mieux nous identifier. Mais peut-être sommes nous aussi trop habitués à voir ces images des camps en noir et blanc et les voir maintenant en couleur les rendent plus proches. Contrairement à tous ces gens qui n'aiment pas la colorisation d'images d'époque, et qui trouvent que cela

fausse d'une certaine façon l'histoire, je trouve ce procédé très intéressant.

■ **Pourquoi la couleur crée-t-elle cette proximité respectivement pourquoi le noir et blanc crée-t-il une distance?**

Pour moi c'est justement le contraire: Quand je fais des photos couleur, les gens sont beaucoup moins présents, car il y a tellement d'autres éléments tel p. ex. la lumière qui y jouent un rôle. Dans une image en couleur tous les éléments sont importants. J'ai ainsi photographié mes filles depuis leur naissance jusqu'à leurs trente ans – et j'ai fait ces images en noir et blanc. C'est beaucoup plus simple, car ce sont elles qui comptent et pas tellement comment elles sont habillées ni comment est le décor... Le noir et blanc rend le contact avec les gens plus direct. Ce n'est donc pas étonnant que toute la photographie «humaniste» française comme Doisneau, Ronis ou encore Boubat soit en noir et blanc. Cela dit, moi-même je ne suis pas du tout un photographe humaniste.

■ **Ce contact est-il plus direct, parce que vous n'êtes pas «distrainé» par les autres éléments?**

Je dirais plutôt que j'en suis moins préoccupé. C'est la personne, le modèle qui compte. Voyez mon livre «Roots», avec pour sujet mon pays de naissance, la Belgique avec laquelle j'ai une relation très complexe. J'étais vraiment un photographe couleur et ayant travaillé dans des pays où les couleurs sont très importantes tel le Maroc, l'Inde ou les Etats-Unis, je trouvais qu'en Belgique tout était gris, j'ai donc travaillé pendant deux ans en noir et blanc avant d'y voir la couleur de façon différente. Je parlerai ici de cette banalité de la beauté, qui m'intéresse, et j'ai été moi-même le plus surpris que mon travail en Belgique se soit finalement révélé aussi haut en couleurs.

■ **Vous êtes surtout connu pour l'utilisation de cette même couleur...**

J'ai commencé en noir et blanc, mais à un moment j'ai trouvé la couleur plus intéressante. Cette dernière était alors plus utilisée dans le genre publicitaire, rares étaient ceux qui s'en servaient de façon artistique, respectivement avec une ambition artistique. Dans les années 50 et 60 la couleur était synonyme de publicité, voire de vulgarité. Tout cela avant que l'on ne comprenne que la couleur pouvait aussi être utilisée en photographie de

façon créative. Cette évolution s'est faite de façon graduelle. Moi personnellement, même étant membre de Magnum, je ne suis pas du tout journaliste, mes influences étaient issues du cinéma et de la peinture.

■ **Quels cinéastes vous ont influencés?**

Il y en a tellement. Quand la Cinéma-mathèque française avait demandé à dix photographes de choisir une image pour expliquer la relation entre cinéma et photographie, j'ai choisi Antonioni, car j'avais vu ses films comme «L'Avventura», «La Notte», «Il deserto rosso» à vingt ans à leur sortie et ils m'ont énormément impressionné. Dans une projection j'ai donc mélangé des extraits de ces films et mes photographies à moi – et la connexion qu'on peut y voir est assez étonnante. D'ailleurs ce travail est aussi actuellement visible dans ma retrospective au FOMU à Anvers.

■ **Et quels peintres?**

La liste serait très longue... Les impressionnistes certainement, Matisse, Bonnard, Bruegel...

■ **Vous avez travaillé entre autre au Maroc et en Inde. Y a-t-il des pays qui se prêtent tout particulièrement à un travail en couleurs?**

Oui, mais en même temps c'est un piège dans lequel il faut éviter de tomber – au risque de finir dans ce «jolie, jolie». Il faut maîtriser la couleur pour éviter de faire de la carte postale ou du magazine. Personnellement il n'y a pas eu tellement d'endroits et de lumières qui n'auraient su éveiller mon intérêt d'une façon ou d'une autre.

■ **Quel est alors votre approche pratique?**

Je n'ai jamais une idée préconçue de ce que je veux faire. Je travaille uniquement et purement par intuition, quand je ressens une attraction physique – et réciproque – envers les choses. Il n'y a pas de concept, cela dit il y a certains endroits vers lesquels je retourne très souvent, simplement parce que je les adore.

■ **Pourtant on retrouve des thématiques dans votre travail...**

Certes. Je fais actuellement un livre sur les rivages et bords de mer un peu partout dans le monde, mais je ne savais pas moi-même que j'avais autant de

photos sur ce thème. L'idée du livre n'est pas venue avant les images, ce sont ces dernières qui y ont donné sens.

■ **Vous ne travaillez donc pas de façon thématique, voire continue?**

Non, la thématique se révèle par après. Tout naît de cette attraction pour un lieu, une lumière, une situation – au risque de me répéter: il n'y a pas de concept.

■ **Quel influence joue votre humeur personnelle du moment?**

C'est un peu comme tomber amoureux – on tombe amoureux de différentes personnes pour différentes raisons. Dans ce sens je suis un peu caméléon.

■ **Ce caméléon se fond-t-il au lieu ou lui reste-t-il étranger, distant d'une certaine façon?**

La photo requière simultanément cette distance et cette présence. Au final, c'est un drôle de rapport car on est un brin voyeur. La passion fait que l'on prend quelque chose, mais en même temps, on aime aussi ce que l'on contemple. Dans ce sens, pour moi la photographie est une façon de vivre, d'apprécier ou non les choses. Dans mon travail sur la Belgique par exemple il y a beaucoup de photos drôles, et je ne pense pas que ce soit du cynisme, même si cela peut être une sorte de vengeance envers une éducation, un vécu – et donc aussi quelque part une thérapie.

■ **Mais ce vécu a aussi formé votre regard...**

Mon regard a été formé par le cinéma et la peinture plus que par autre chose. J'ai toujours passé beaucoup de temps dans les musées et j'aime les peintures – même si je n'ai jamais peint ou dessiné et ne suis pas un peintre frustré... Je n'affirme pas personnellement être un artiste, c'est ce que des gens disent de moi – j'en suis content, mais je n'y pense pas en travaillant.

■ **Pour qui travaillez-vous alors?**

Je le fais pour moi, pour mon propre plaisir et non pas pour un public. Bien évidemment les commandes sont ce que l'on pourrait qualifier de «boulots» – mais j'essaye de le faire de mon mieux possible, car, étant assez maniaque, je déteste les choses mal faites. Mais ce sont la passion personnelle et la liberté, qui sont les plus importants.



Le photographe belge Harry Gruyaert.
(Photo: Matic Zorman)



Los Vegas, 1982.

(Photo: Harry Gruyaert/Magnumphotos)

■ Que vous inspirent des critiques de vos œuvres?

Si elles sont vraiment très critiques cela m'embête peut-être – et encore, la plupart du temps j'en ris. Récemment j'ai fait bon nombre d'expositions importantes, je sors de plus en plus de livres et je rencontre pas mal d'enthousiasme envers mon travail. Beaucoup de gens évoquent le plaisir et le ravissement, et c'est marquant puisque moi-même j'ai éprouvé ces deux choses en le réalisant – mes sentiments se communiquent des années plus tard, et cela est plutôt agréable. Cela dit, cela ne m'obsède pas non plus, le plus important pour moi est d'être content de mon travail.

■ Etes-vous votre plus grand critique?

Je ne peux certainement pas me plaindre de mon parcours, car j'ai pu vivre comme je le voulais. Mais je regrette les photos que j'ai ratées, peu en importe la raison. Ces photos que j'ai vues et que je n'ai pas ou mal faites me restent toujours en tête. Il n'y en a pas tellement, mais il y en a...

■ Quelle importance à ce qui se passe une fois la photo faite...

L'«editing» est quelque chose de très important et les nouvelles techniques d'impression me confèrent beaucoup plus de contrôle qu'avant. Je peux donc améliorer pas mal de choses.

■ Vous est-il difficile de décider du moment où une photo est bonne comme elle est et qu'il faut arrêter d'y «travailler»?

Si l'on insiste ce n'est peut-être pas la peine – mais parfois on le fait quand même...

■ Qu'est-ce qui tout d'abord attire votre regard: la couleur, la composition, la lumière...?

Les trois bien évidemment!

■ La composition est-elle fondamentalement différente suivant qu'il s'agit d'une photo noir et blanc ou couleur?

Où: si l'on fait une photo couleur, il faut que celle-ci soit absolument primordiale – donc on compose d'une façon très différente – au risque de faire des photos coloriées de noir et blanc. L'état d'esprit et l'attraction sont fondamentalement différents.

■ Donc il vous faut «penser» en noir et blanc ou couleur?

Oui, tout à fait – en même temps je ne pense jamais, je réagis.

■ Comment arrivez-vous à marier savoir-faire, respectivement technique et intuition?

Le savoir-faire fait parti du métier – j'ai la chance de venir de l'argentique, car là-dedans il y avait un savoir-faire nettement supérieur à celui des jeunes qui ont seulement connu le digital. La facilité n'est pas toujours un cadeau...

■ Le sculpteur américain Richard Nonas décrit votre travail comme une «photographie du changement, non du mouvement»...

Bon, c'est bien dit... et c'est intéressant comme point de vue.

■ Qu'est-ce qui vous a appris plus: vos réussites ou vos échecs?

Ce qui m'intéresse est ma vision, ma vie – ceci dit, je suis quand même un photographe documentaire, donc pour moi il est aussi important que mes images disent quelque chose sur l'endroit et le moment où elles ont été faites. Cela leur donne plusieurs couches de lecture, de compréhension et d'appréciation. J'espère que j'arrive à capter l'atmosphère particulière d'un endroit donné à un moment donné – car tout change et rien ne reste immuable.

■ Depuis 1981 vous faites parti de l'agence Magnum – tout un héritage...

Je ne suis pas entré à l'agence Magnum à cause du mythe, mais pour des raisons toutes pratiques: je cherchais un endroit où je pouvais laisser mes affaires. Et Magnum était le seul endroit qui m'intéressait, car des photographes que j'admirais et avec lesquels j'avais de bonnes relations en faisaient partie. Je respecte aussi leur travail journalistique même si ce n'est pas du tout mon «truc».

■ Dans un entretien avec le «British Journal of Photography» vous avez décrit Magnum comme «Parfois comme un incroyable théâtre, comme une grande famille où les choses sont parfois magnifiques et parfois horribles.» Quel est votre place dans cette constellation familiale?

On est tout à la fois, parfois on prend des responsabilités et parfois non... moi maintenant je prend plus mes distances parce que je me concentre

beaucoup plus sur mon travail personnel. Je suis à un certain âge où je me dis qu'il faut que j'accouche d'un certain nombre de choses...

L'exposition «Harry Gruyaert – Retrospective» est à voir jusqu'au 10 juin au FOMU (Fotomuseum provincie Antwerpen), Waalsekaai 47 à Anvers. Ouvert du mardi au dimanche de 10 à 18 heures. Entrée à 10 et 7 euros. Harry Gruyaert: «Roots», Ed. Xavier Barral, 200 pages, ISBN: 978-2-36511-171-3, 45 euros.

Harry Gruyaert: «East/West», Ed. Textuel, 160 pages, ISBN: 978-2-84597-587-3, 65 euros.

Harry Gruyaert: «Harry Gruyaerts», Ed. Textuel, 144 pages, ISBN: 978-2-84597-511-8, 55 euros.

Harry Gruyaert, né le 25 août 1941 à Anvers, est un photographe belge. Il a suivi des études à l'école du cinéma et de photographie à Bruxelles de 1959 à 1962. Il rejoint l'agence Magnum en 1981 et est depuis 1986 membre. En 1976 il a reçu le Prix Kodak de la critique photographique pour son travail réalisé au Maroc. Il a participé e. a. en 2013 à l'exposition collective «Transition» aux Rencontres d'Arles, en 2015 la Maison européenne de la photographie de la ville de Paris lui consacre une grande rétrospective – une autre est à voir actuellement au FOMU.